

Bibliothèque
des
IDÉES

L'imaginaire

**Psychologie phénoménologique
de l'imagination**

par

JEAN-PAUL SARTRE

PARIS **nrf** 1940

5, rue Sébastien-Bottin

Librairie Gallimard

Il a été tiré de cette édition : vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont : vingt exemplaires numérotés de 1 à 20 et cinq exemplaires hors commerce numérotés de 21 à 25.

Il a été tiré, en outre, en septembre 1948, mille quarante exemplaires sur Alfa mousse Navarre, dont neuf cent quatre-vingt-dix exemplaires numérotés de 1 à 990 et cinquante hors commerce, numérotés de 991 à 1040. Ces exemplaires portent la mention : EXEMPLAIRE SUR ALFA et sont reliés d'après la maquette de Colette Duhamel.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© 1940, Librairie Gallimard.



A ALBERT MOREL

PREMIÈRE PARTIE

LE CERTAIN

STRUCTURE INTENTIONNELLE DE L'IMAGE

Cet ouvrage a pour but de décrire la grande fonction « irréalissante » de la conscience ou « imagination » et son corrélatif noématique, l'imaginaire.

Nous nous sommes permis d'employer le mot de « conscience » dans un sens un peu différent de celui qui est reçu à l'ordinaire. L'expression « état de conscience » implique, pour les structures psychiques, une sorte d'inertie, de passivité qui nous paraît incompatible avec les données de la réflexion. Nous userons du terme « conscience », non pour désigner la monade et l'ensemble de ses structures psychiques, mais pour nommer chacune de ces structures dans sa particularité concrète. Nous parlerons donc de conscience d'image, de conscience perceptive, etc., nous inspirant d'un des sens allemands du mot *Bewusstsein*.

I

DESCRIPTION

I. LA MÉTHODE.

Malgré quelques préjugés sur lesquels nous aurons bientôt à revenir, il est certain que, lorsque je produis en moi l'image de Pierre, c'est Pierre qui est l'objet de ma conscience actuelle. Tant que cette conscience demeurera inaltérée, je pourrai bien donner une description de l'objet tel qu'il m'apparaît en image, mais non de l'image en tant que telle. Pour déterminer les caractères propres de l'image comme image, il faut recourir à un nouvel acte de conscience : il faut *réfléchir*. Ainsi l'image comme image n'est descriptible que par un acte du second degré par lequel le regard se détourne de l'objet pour se diriger sur la façon dont cet objet est donné. C'est cet acte réflexif qui permet le jugement « j'ai une image ».

Il est nécessaire de répéter ici ce qu'on sait depuis Descartes : une conscience réflexive nous livre des données absolument certaines; l'homme qui, dans un acte de réflexion, prend conscience « d'avoir une image » ne saurait se tromper. Sans doute il s'est trouvé des psychologues pour affirmer que nous ne saurions, à la limite, distinguer une image intense d'une perception faible. Titchener invoque même certaines expériences à l'appui de cette thèse. Mais nous verrons plus loin que ces affirmations reposent sur une erreur. En fait, la confusion est impossible : ce qu'on est convenu d'appeler « image » se donne immédiatement comme telle à la réflexion. Mais il ne s'agit pas ici d'une révélation métaphysique et ineffable. Si ces consciences se distinguent immédiatement de toutes les autres, c'est qu'elles se présentent à la réflexion avec certaines marques, certaines caractéristiques qui

déterminent aussitôt le jugement « j'ai une image ». L'acte de réflexion a donc un contenu immédiatement certain que nous appellerons l'*essence* de l'image. Cette essence est la même pour tout homme; la première tâche du psychologue est de l'explicitier, de la décrire, de la fixer.

D'où vient alors, dira-t-on, l'extrême diversité des doctrines ? Les psychologues devraient tomber d'accord, pour peu qu'ils se réfèrent à ce savoir immédiat. Nous répondons que la plupart des psychologues ne s'y réfèrent pas d'abord. Ils gardent le savoir à l'état implicite et préfèrent bâtir des hypothèses explicatives touchant la nature de l'image¹. Celles-ci, comme toutes les hypothèses scientifiques, n'auront jamais qu'une certaine probabilité : les données de la réflexion sont certaines.

Toute nouvelle étude consacrée aux images doit donc débiter par une distinction radicale : autre chose est la *description* de l'image, autre chose sont les *inductions* touchant sa nature. En passant de l'une aux autres on va du certain au probable. Le premier devoir du psychologue est évidemment de fixer en concepts le savoir immédiat et certain.

Nous laisserons de côté les théories. Nous ne voulons rien savoir de l'image que ce que la réflexion nous en apprendra. Plus tard, nous essaierons, comme les autres psychologues, de classer la conscience d'image parmi les autres consciences, de lui trouver une « famille », et nous formerons des hypothèses sur sa nature intime. Pour l'instant nous voulons seulement tenter une « phénoménologie » de l'image. La méthode est simple : produire en nous des images, réfléchir sur ces images, les décrire, c'est-à-dire tenter de déterminer et de classer leurs caractères distinctifs.

II. PREMIÈRE CARACTÉRISTIQUE : L'IMAGE EST UNE CONSCIENCE.

Au premier coup d'œil de la réflexion, nous allons nous apercevoir que nous commettons jusqu'ici une double erreur. Nous pensions, sans même nous en rendre compte, que l'image était *dans* la conscience et que l'objet de l'image était *dans* l'image. Nous nous figurions la conscience comme un lieu peuplé de petits simulacres et ces simulacres étaient les images. Sans aucun doute, l'origine de cette illusion doit être cherchée dans notre habitude de penser dans l'espace et en termes d'espace. Nous l'appel-

1. Cf. notre étude critique *L'Imagination*, Alcan, 1936.

lerons : *illusion d'immanence*. Elle trouve chez Hume son expression la plus claire.

Hume vient de distinguer les impressions et les idées :

« Les perceptions qui pénètrent avec le plus de force et de violence, nous pouvons les nommer *impressions...*; par *idées*, j'entends les faibles images des premières dans la pensée et le raisonnement...¹ »

Ces idées ne sont autres que ce que nous nommons *images*. Or il ajoute, quelques pages plus loin² :

« ... Se former l'idée d'un objet et se former une idée, tout simplement, c'est la même chose; le fait de se rapporter à un objet n'étant pour l'idée qu'une dénomination extrinsèque, dont elle ne porte, en elle-même, aucune marque ni aucun caractère. Or, comme il est impossible de se former l'idée d'un objet qui soit doué de quantité et de qualité, et qui, pourtant, ne le soit d'aucun degré précis de l'une ni de l'autre, il s'ensuit qu'il est également impossible de se former une idée qui ne soit limitée et bornée en ces deux points. »

Ainsi mon idée actuelle de chaise ne se rapporte que du dehors à une chaise existante. Ce n'est pas la chaise du monde extérieur, la chaise que j'ai perçue tout à l'heure; ce n'est pas cette chaise de paille et de bois qui permettra de distinguer mon idée des idées de table ou d'encrier. Cependant, mon idée actuelle est bien une idée *de* chaise. Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que, pour Hume, l'idée de chaise et la chaise en idée sont une seule et même chose. Avoir une idée de chaise, c'est avoir une chaise dans la conscience. Ce qui le prouve bien, c'est que ce qui vaut pour l'objet vaut pour l'idée. Si l'objet doit avoir une quantité et une qualité déterminées, l'idée doit posséder aussi ces déterminations.

Les psychologues et les philosophes ont pour la plupart adopté ce point de vue. C'est que c'est aussi celui du sens commun. Quand je dis que « j'ai une image » de Pierre, ils pensent que j'ai présentement un certain portrait de Pierre dans la conscience. L'objet de ma conscience actuelle, ce serait précisément ce portrait, et Pierre, l'homme de chair et d'os, ne serait atteint que très indirectement, d'une façon « extrinsèque », du seul fait qu'il est celui que ce portrait représente. De même, dans une exposition, je puis contempler longtemps un portrait pour lui-même, sans voir qu'on a écrit au bas du tableau : « Portrait de Pierre Z... ». En d'autres termes, une image

1. HUME, *Traité de la Nature humaine*. Trad. Maxime David, p. 9.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 33.

est implicitement assimilée à l'objet matériel qu'elle représente.

Ce qui peut surprendre, c'est qu'on n'ait jamais senti l'hétérogénéité radicale de la conscience et de l'image ainsi conçue. C'est sans doute que l'illusion d'immanence est toujours restée à l'état implicite. Autrement on aurait compris qu'il était impossible de glisser ces portraits matériels dans une structure synthétique consciente sans la détruire, couper les contacts, arrêter le courant, rompre la continuité. La conscience cesserait d'être transparente pour elle-même; partout son unité serait brisée par les écrans opaques, inassimilables. En vain des travaux comme ceux de Spaier, de Bühler, de Flach ont-ils assoupli la notion même d'image, la montrant toute vivante, pénétrée d'affectivité et de savoir; l'image, passant au rang d'organisme, n'en demeure pas moins un produit inassimilable pour la conscience. C'est pour cette raison que certains esprits logiques, comme F. Moutier¹, ont cru devoir nier l'existence des images mentales pour sauver l'intégrité de la synthèse psychique. Cette solution radicale est contredite par les données de l'introspection. Je peux, quand je le veux, penser en image un cheval, un arbre, une maison. Et cependant, si nous acceptons l'illusion d'immanence, nous sommes nécessairement conduits à constituer le monde de l'esprit avec des objets tout semblables à ceux du monde extérieur et qui, simplement, obéiraient à d'autres lois.

Laissons ces théories de côté et, pour nous délivrer de l'illusion d'immanence, voyons ce que nous enseigne la réflexion.

Quand je perçois une chaise, il serait absurde de dire que la chaise est *dans* ma perception. Ma perception est, selon la terminologie que nous avons adoptée, une certaine conscience et la chaise est l'objet *de* cette conscience. A présent, je ferme les yeux et je produis l'image de la chaise que je viens de percevoir. La chaise, en se donnant maintenant en image, ne saurait pas plus qu'auparavant entrer *dans* la conscience. Une image de chaise n'est pas, ne peut pas être une chaise. En réalité, que je perçoive ou que j'imagine cette chaise de paille sur laquelle je suis assis, elle demeure toujours hors de la conscience. Dans les deux cas elle est là, *dans* l'espace, dans cette pièce, face au bureau. Or, — c'est, avant tout, ce que nous apprend la réflexion, — que je perçoive ou que j'imagine cette chaise,

1. F. MOUTIER, *L'aphasie de Broca*. Thèse de Paris. Steinheil, 1908. Cf. p. 244 : « Nous rejetons formellement l'existence d'images. »

l'objet de ma perception et celui de mon image sont identiques : c'est cette chaise de paille sur laquelle je suis assis. Simplement la conscience se *rappelle* à cette même chaise de deux manières différentes. Dans les deux cas elle vise la chaise dans son individualité concrète, dans sa corporéité. Seulement, dans un des cas, la chaise est « rencontrée » par la conscience; dans l'autre, elle ne l'est pas. Mais la chaise n'est pas dans la conscience. Pas même en image. Il ne s'agit pas d'un simulacre de chaise qui aurait pénétré tout à coup dans la conscience et qui n'aurait qu'un rapport « extrinsèque » avec la chaise existante; il s'agit d'un certain type de conscience, c'est-à-dire d'une organisation synthétique se rapportant directement à la chaise existante et dont l'essence intime est précisément de se rapporter de telle et telle manière à la chaise existante.

Et qu'est-ce au juste que l'image ? Ce n'est évidemment pas la chaise : d'une façon générale, l'objet de l'image n'est pas lui-même image. Disons-nous que l'image, c'est l'organisation synthétique totale, la conscience ? Mais cette conscience est une nature actuelle et concrète, qui existe en soi, pour soi et pourra toujours se donner sans intermédiaire à la réflexion. Le mot d'image ne saurait donc désigner que le rapport de la conscience à l'objet; autrement dit, c'est une certaine façon qu'a l'objet de paraître à la conscience, ou, si l'on préfère, une certaine façon qu'a la conscience de se donner un objet. A vrai dire l'expression d'image mentale prête à confusion. Il vaudrait mieux dire « conscience de Pierre-en-image » ou « conscience imageante de Pierre ». Comme le mot « image » a pour lui ses longs états de service, nous ne pouvons pas le rejeter complètement. Mais, pour éviter toute ambiguïté, nous rappelons ici qu'une image n'est rien autre qu'un rapport. La conscience imageante que j'ai de Pierre n'est pas conscience de l'image de Pierre : Pierre est directement atteint, mon attention n'est pas dirigée sur une image, mais sur un objet ¹.

Ainsi, dans la trame des actes synthétiques de la conscience apparaissent par moments certaines structures que nous appellerons consciences imageantes. Elles naissent, se développent et disparaissent selon des lois qui leur sont propres et que nous allons tenter de déterminer. Et ce serait une grave erreur de confondre cette vie de la conscience imageante, qui dure, s'organise, se désagrège, avec

1. On peut être tenté de m'opposer les cas où j'évoque l'image d'un objet qui n'a pas d'existence réelle hors de moi. Mais précisément la Chimère n'existe pas « en image ». Elle n'existe ni ainsi ni autrement.

celle de l'objet de cette conscience, qui, pendant ce temps, peut fort bien rester immuable.

III. DEUXIÈME CARACTÉRISTIQUE : LE PHÉNOMÈNE DE QUASI-OBSERVATION.

Quand nous avons commencé cette étude nous pensions que nous aurions affaire à des *images*, c'est-à-dire à des éléments de conscience. Nous voyons à présent que nous avons affaire à des consciences complètes, c'est-à-dire à des structures complexes qui « intentionnent » certains objets. Voyons si la réflexion ne peut nous apprendre davantage sur ces consciences. Le plus simple sera d'envisager l'image par rapport au concept et à la perception. Percevoir, concevoir, imaginer, tels sont en effet les trois types de consciences par lesquelles un même objet peut nous être donné.

Dans la perception *j'observe* les objets. Il faut entendre par là que l'objet, quoiqu'il entre tout entier dans ma perception, ne m'est jamais donné que d'un côté à la fois. On connaît l'exemple du cube : je ne puis savoir que c'est un cube tant que je n'ai pas appréhendé ses six faces; je puis à la rigueur en voir trois à la fois, mais jamais plus. Il faut donc que je les appréhende successivement. Et lorsque je passe, par exemple, de l'appréhension des faces ABC à celle des faces BCD, il reste toujours une possibilité pour que la face A se soit anéantie durant mon changement de position. L'existence du cube demeurera donc douteuse. En même temps, nous devons remarquer que lorsque je vois trois faces du cube à la fois, ces trois faces ne se présentent jamais à moi comme des carrés : leurs lignes s'aplatissent, leurs angles deviennent obtus, et je dois reconstituer leur nature de carrés à partir des apparences de ma perception. Tout cela a été dit cent fois : le propre de la perception, c'est que l'objet n'y paraît jamais que dans une série de profils, de projections. Le cube m'est bien présent, je puis le toucher, le voir; mais je ne le vois jamais que d'une certaine façon qui appelle et exclut à la fois une infinité d'autres points de vue. On doit *apprendre* les objets, c'est-à-dire multiplier sur eux les points de vue possibles. L'objet lui-même est la synthèse de toutes ces apparitions. La perception d'un objet est donc un phénomène à une infinité de faces. Qu'est-ce que cela signifie pour nous ? La nécessité de *faire le tour* des objets, d'attendre, comme dit Bergson, que le « sucre fonde ».

Lorsque, par contre, je *pense* au cube par un concept

concret¹, je pense ses six côtés et ses huit angles à la fois; je pense que ses angles sont droits, ses côtés carrés. Je suis au centre de mon idée, je la saisis tout entière d'un coup. Cela ne veut naturellement pas dire que mon idée n'ait pas besoin de se compléter par un progrès infini. Mais je puis penser les essences concrètes en un seul acte de conscience; je n'ai pas à rétablir d'apparences, je n'ai pas d'apprentissage à faire. Telle est sans doute la différence la plus nette entre la pensée et la perception. Voilà pourquoi nous ne pourrions jamais percevoir une pensée ni penser une perception. Il s'agit de phénomènes radicalement distincts : l'un, savoir conscient de lui-même, qui se place d'un coup au centre de l'objet, l'autre, unité synthétique d'une multiplicité d'apparences, qui fait lentement son apprentissage.

Que dirons-nous de l'image ? Est-elle apprentissage ou savoir ? Notons d'abord qu'elle semble « du côté » de la perception. Dans l'une comme dans l'autre l'objet se donne par profils, par projections, par ce que les Allemands désignent du terme heureux de « Abschattungen ». Seulement, nous n'avons plus besoin d'en faire le tour : le cube en image se donne immédiatement pour ce qu'il est. Quand je dis : « l'objet que je perçois est un cube », je fais une hypothèse que le cours ultérieur de mes perceptions peut m'obliger d'abandonner. Quand je dis : « l'objet dont j'ai en ce moment l'image est un cube », je porte ici un jugement d'évidence : il est absolument certain que l'objet de mon image est un cube. Qu'est-ce à dire ? Dans la perception, un savoir se forme lentement; dans l'image, le savoir est immédiat. Nous voyons dès à présent que l'image est un acte synthétique qui unit à des éléments plus proprement représentatifs un savoir concret, non imagé. Une image ne s'apprend pas : elle est exactement organisée comme les objets qui s'apprennent, mais, en fait, elle se donne tout entière pour ce qu'elle est, dès son apparition. Si vous vous amusez à faire tourner en pensée un cube-image, si vous feignez qu'il vous présente ses diverses faces, vous ne serez pas plus avancé à la fin de l'opération : vous n'aurez rien appris.

Ce n'est pas tout. Considérons cette feuille de papier, posée sur la table. Plus nous la regardons, plus elle nous révèle de ses particularités.

Chaque orientation nouvelle de mon attention, de mon

1. L'existence de tels concepts a parfois été niée. Pourtant la perception et l'image présupposent un savoir concret sans image et sans mots.

analyse, me révèle un détail nouveau : le bord supérieur de la feuille est légèrement gondolé; à la troisième ligne le trait plein s'achève en pointillé,... etc. Or, je peux garder aussi longtemps que je veux une image sous ma vue : je n'y trouverai jamais que ce que j'y ai mis. Cette remarque est d'une importance capitale pour distinguer l'image de la perception. Dans le monde de la perception, aucune « chose » ne peut apparaître sans qu'elle entretienne avec les autres choses une infinité de rapports. Mieux, c'est cette infinité de rapports — en même temps que l'infinité des rapports que ses éléments soutiennent entre eux — c'est cette infinité de rapports qui constitue l'essence même d'une chose. De là quelque chose de *débordeant* dans le monde des « choses » : il y a, à chaque instant, toujours infiniment *plus* que nous ne pouvons voir; pour épuiser les richesses de ma perception actuelle, il faudrait un temps infini. Qu'on ne s'y trompe pas : cette façon de « déborder » est constitutive de la nature même des objets. C'est là ce qu'on entend lorsqu'on dit qu'un objet ne saurait exister sans une individualité définie; il faut comprendre : « sans entretenir une infinité de rapports déterminés avec l'infinité des autres objets ».

Or, dans l'image, il y a une espèce de pauvreté essentielle, au contraire. Les différents éléments d'une image n'entretiennent aucun rapport avec le reste du monde et n'entretiennent entre eux que deux ou trois rapports, ceux, par exemple, que j'ai pu constater, ou bien ceux qu'il m'importe présentement de retenir. Il ne faut pas dire que les autres rapports existent en sourdine, qu'ils attendent, qu'un faisceau lumineux se dirige sur eux. Non : ils n'existent pas du tout. Deux couleurs, par exemple, qui entretiendraient dans la réalité un certain rapport de discordance peuvent coexister en image sans qu'elles entretiennent entre elles aucune espèce de rapport. Les objets n'existent que pour autant qu'on les pense. Voilà qui serait incompréhensible pour tous ceux qui font de l'image une perception renaissante. C'est que, en effet, il ne s'agit pas du tout d'une différence d'intensité : mais les objets du monde des images ne sauraient en aucune façon exister dans le monde de la perception; ils ne remplissent pas les conditions nécessaires¹.

En un mot, l'objet de la perception déborde constamment la conscience; l'objet de l'image n'est jamais rien

1. C'est ce qu'a fort bien compris Jaensch qui, poussant jusqu'au bout la théorie des perceptions reviviscentes, faisait de l'image éidétique un objet susceptible d'être observé et appris.

